



HAL
open science

Les Deux tours : la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste

Marc Chémali

► **To cite this version:**

Marc Chémali. Les Deux tours : la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste. Confluences, 2004, La Ville, 23, p.5-24. hal-03150478

HAL Id: hal-03150478

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03150478>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES DEUX TOURS : LA JÉRUSALEM TERRESTRE ET LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Marc CHÉMALI, *Université Paris Nanterre*

INTRODUCTION

Parlant de Minas Tirith durant le Conseil d'Elrond, Aragorn déclare que Gondor — à savoir le royaume tout entier — n'est pas la seule force qui s'oppose à Sauron ; l'auteur, de son côté, utilise indifféremment les termes "tower" et "city" pour désigner Minas Tirith ou Minas Morgul ; le Comté et Hobbiton sont souvent indifférenciés et les mines de la Moria sont pour Gimli le nain, alternativement, le royaume de Durin ou la cité de Khazad dûm. C'est en vertu de cette imprécision dans la désignation des espaces habités, qu'ils soient spécifiquement urbains ou semi-ruraux, et dont nous verrons qu'elle est elle-même significative, que je me suis autorisé à définir la ville comme tout espace habité.

Il semble évident que, dans son désir éhonté d'apporter l'évasion à lui-même et à son lecteur, Tolkien n'allait pas se lancer dans la représentation de mégalofoles industrielles. Voici, par exemple, ce qu'il dit d'Oxford, qu'on peut difficilement décrire comme un grand centre industriel :

Not long ago — incredible though it may seem — I heard a clerk of Oxford declare that he 'welcomed' the proximity of mass-production robot factories, and the roar of self-obstructive mechanical traffic, because it brought his university into 'contact with real life'. He may have meant that the way men were living and working in the twentieth century was increasing in barbarity at an alarming rate, and that the

loud demonstration of this in the streets of Oxford might serve as a warning that it is not possible to preserve for long an oasis of sanity in a desert of unreason by mere fences, without actual offensive action (practical and intellectual). I fear he did not.¹

C'est justement la difficulté de préserver une oasis de santé dans un désert de déraison qui est mise en scène dans *The Lord of the Rings* et c'est à cet aspect de la représentation de la ville que je consacrerai la première partie de ce travail intitulée "le Cosmos et le Chaos". Car la ville tolkienienne, contrairement aux maisons des trois petits cochons, est fragile, qu'elle soit construite en paille, en bois, ou en pierre. En effet, l'espace indifférencié qui l'entoure est peuplé de créatures maléfiques et de monstres qui, au moment du récit, sont fédérés par une volonté unique — celle de Sauron — et font peser sur l'existence même de la cité une menace terrible. Dans un tel contexte, celui d'un monde soumis aux lois du sacré, la ville s'assimile au cosmos menacé par le chaos qui l'entoure.

Mais au-delà de cette opposition espace indifférencié/espace fondé qui, en termes profanes, correspondrait à la simple opposition nature/culture, se profile un enjeu que j'examinerai dans ma seconde partie, que j'ai intitulée "l'habitat culturel", et qui pourrait être défini comme la réconciliation de ces deux espaces antagonistes. Dans cette vision unifiante du monde qui se superpose à la vision oppositionnelle que j'ai mentionnée précédemment, la vocation de la ville est de devenir une *imago mundi* microcosmique dans laquelle nature et culture fusionnent harmonieusement.

¹ John R. R. Tolkien, *Tree and Leaf, Smith of Wooton Major, The Homecoming of Beornoth*

Enfin, je ferai apparaître dans ma dernière partie que cette ville, image microcosmique du monde, est en même temps la représentation macrocosmique de la matrice même de ces visions unifiante et oppositionnelle, du lieu où s’accomplit la sacralisation du monde et sa sémantisation, à savoir, la psyché — d’où son titre : “la psyché macrocosmique”.

LE COSMOS ET LE CHAOS

Ce qui caractérise les sociétés traditionnelles, c’est l’opposition qu’elles sous-entendent entre leur territoire habité et l’espace inconnu et indifférencié qui l’entoure : le premier, c’est le “monde” (plus précisément “notre monde”), le Cosmos ; le reste, ce n’est plus un Cosmos, mais une sorte “d’autre monde”, un espace étranger, chaotique, peuplé de larves, de démons, d’“étrangers” (assimilés d’ailleurs, aux démons et aux fantômes).²

On serait tenté de penser que Tolkien avait lu *Le Sacré et le profane* avant d’écrire *The Lord of the Rings* tant cette remarque d’Éliade s’applique à la mentalité des populations de Middle-earth. Indubitablement, pour chacune des communautés humaines ou autres créatures apparentées (Elfes, Nains, Hobbits, Ents), le Cosmos se réduit à l’espace qu’elles ont fondé elles-mêmes et dûment clôturé (nous reviendrons sur ce point). Pour chacune, le monde est “notre monde” et tout ce qui gratte à sa porte est éminemment suspect. Il est bien question, ici et là, d’un sens perdu de l’hospitalité, notamment quand Gandalf se

Beorthelm’s Son, London, Unwin Paperbacks, 1975, pp. 62-63.

² Mircea Éliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p.28.

présente aux portes d'Edoras en compagnie d'Aragorn, Gimli et Legolas et voit les gardes s'adresser à lui dans la langue de Rohan plutôt que dans la langue commune. Le garde à qui il signale que les Rohirrim se montraient plus hospitaliers par le passé et qu'il serait mieux compris s'il s'adressait à eux en Westron, lui répond en substance que les temps sont trop durs pour se montrer hospitalier et qu'il a ordre de ne pas laisser entrer dans la ville quiconque ne parle pas la langue de Rohan. Or, si la situation aux portes d'Edoras s'explique par les premiers signes de la crise sacrificielle qui va embraser Middle-earth dans son entier, il en va tout autrement dans la communauté hobbit.

En effet, il semble que ladite communauté soit marquée du sceau d'un chauvinisme insupportable que l'auteur présente, d'ailleurs, comme un de ses défauts majeurs. C'est ainsi que le début du récit est parsemé de références à cet "autre monde" dont il faut se méfier et qu'il faut maintenir à distance, hors des limites de l'espace fondé. Mais l'autre monde en question se situe d'abord lui-même à l'intérieur du Comté ; un habitant de Hobbiton parlant de Frodo déclare : "It beats me why any Baggins of Hobbiton should go looking for a wife away there in Buckland, where folks are so queer."³ Il va sans dire que les habitants de Buckland le leur rendent bien. Quand Lotho essaie d'insulter Frodo en le "traitant" de Brandibuck, Merry déclare que c'est un compliment immérité. De même, à Bree, la seule ville de Middle-earth où cohabitent des hobbits et des hommes et que les habitants du Comté considèrent avec grande

³ John R. R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, London, Grafton Books, 1991, p. 34.

méfiance (“The Shire-hobbits referred to those of Bree, and to any others that lived beyond the borders, as Outsiders, and took very little interest in them, considering them dull and uncouth”⁴), Frodo n’en revient pas de voir Butterbur décerner en retour aux hobbits du Comté le titre d’”Outsiders” et de s’entendre dire “But there’s no accounting for East and West, as we say in Bree, meaning the Rangers and the Shire-folk, begging your pardon.”⁵ L’Autre ne vient pas d’une autre ville, d’un autre espace fondé, mais semble se matérialiser, surgir de l’espace chaotique, informe qui s’étend de l’autre côté de la muraille, de l’enclos ou de la douve.

Nous voyons donc les espaces urbains s’organiser en un réseau de noyaux mutuellement exclusifs, chacun de ces noyaux se proclamant Cosmos et centre du monde et assimilant les autres au Chaos. Mais, tout étant affaire de degré, c’est l’ensemble de la communauté hobbite, Comté et Bree inclus, qui devient Cosmos et centre du monde dès qu’apparaissent des nouveaux venus en provenance d’autres régions de Middle-earth. Nous voyons dès lors le concept de ville/cosmos s’élargir en cercles concentriques et se redéfinir face à un Chaos plus étrange encore, et donc plus menaçant.

Cependant, cette opposition entre la ville et cet intraduisible *wilderness*, dont la simple mention fait froid dans le dos des personnages qui risquent d’y être confrontés, ne relève pas seulement d’une mentalité frileuse et

⁴ *Ibid.* p. 166.

ethnocentriste. Bien que Tolkien dénonce délibérément les excès de ladite mentalité chez les hobbits, il s'associe sur le plan narratif à cette vision du monde. C'est, par exemple, dans les termes suivant qu'il entame sa description de Bree : "Bree was the chief village of the Bree-land, a small inhabited region, like an island in the empty lands round about."⁶ Nous voyons ce qu'Éliade décrit comme deux représentation classiques du Chaos se superposer ici, à savoir, le désert et la mer. L'ironie est que, par ailleurs, ces Rangers dont les habitants de Bree se méfient tant consacrent tous leurs efforts à la protection de cet espace réellement menacé par les forces du Chaos. À ce propos, Aragorn déclare à Boromir qui affirme que seul Gondor protège Middle-earth de l'ombre de Mordor :

You little know of the lands beyond your bounds. Peace and freedom, do you say ? The North would have known them little but for us. Fear would have destroyed them. But when dark things come from the houseless hills, or creep from sunless woods, they fly from us.⁷

Le nombre impressionnant de ruines qui parsèment le paysage de Middle-earth, en plus de donner une profondeur historique au récit, atteste clairement que la menace n'est pas vaine et que le Cosmos doit être inlassablement recréé.

In the North after the war and the slaughter of the Gladden fields the Men of Westernesse were diminished and their city of Annuminas beside Lake Evendim fell into ruin; and the heirs of Valandil removed and dwelt at Fornost on the high North Downs, and that now too is desolate. Men call it Deadmen's Dike, and they fear to tread there. For

⁵ *Ibid.* p. 173.

⁶ *Ibid.* p. 164.

⁷ *Ibid.* p. 265.

the folk of Arnor dwindled, and their foes devoured them, and their lordship passed, leaving only green mounds in the grassy hills.⁸

Rejoignant en cela Durand qui affirme que la transcendance est toujours armée et Ricoeur pour qui l'univers sacré est dramatique parce qu'il est constamment menacé par le chaos et risque à tout moment d'y retomber, Éliade, parlant de "la Cité-Cosmos" déclare :

S'il est vrai que "notre monde" est un Cosmos, toute attaque extérieure menace de le transformer en "Chaos". Et puisque "notre monde" a été fondé en imitant l'oeuvre exemplaire des dieux, la cosmogonie, les adversaires qui l'attaquent sont assimilés aux ennemis des dieux, les démons, et surtout à l'archi-démon, le Dragon primordial vaincu par les dieux au commencement des temps.⁹

Je ne m'attarderai pas sur le rôle du dragon dans l'univers tolkienien ni sur ce que suggère le nom "Sauron" de clairement reptilien. En revanche, j'aimerais insister sur le fait que tous les espaces habités en Middle-earth sont des espaces clos, fortifiés, repliés sur eux-mêmes. Dans sa classification des images en régimes diurne et nocturne, Gilbert Durand opère une distinction entre l'enclos de la Jérusalem céleste abritée derrière une haie et la muraille de la Jérusalem terrestre. Les deux régimes sont clairement perceptibles dans *The Lord of the Rings*.

Si nous passons rapidement en revue les villes de Middle-earth, il apparaît que le Comté est protégé par une haie, mais qu'en l'absence des

⁸ *Ibid.* p. 261.

Rangers, il est — à l’instar d’Oxford — bien mal protégé ; l’Elfe Galdor dit à Frodo qui fuit devant les Ringwraiths : “The wide world is all about you: you can fence yourselves in, but you cannot for ever fence it out.”¹⁰ Rivendell est une ville cachée (un thème très présent dans *The Silmarillion* et sur lequel je ne m’apesantirai pas ici). La Moria a rien moins qu’une montagne en guise de muraille, et des portes secrètes. Caras Galadhon est entourée d’une forêt labyrinthique qui lui sert de haie naturelle. Et enfin, les villes construites par les hommes, qu’il s’agisse d’Isengard, de Minas Tirith, Minas Morgul, etc., sont toutes protégées par des remparts monumentaux. Il est intéressant de noter que, dans tous les cas, l’eau vient en renfort de la haie ou de la muraille, qu’il s’agisse de fleuves (dans les cas du Comté, de Rivendell, d’Isengard et de Caras Galadhon) ou de douves dans tous les autres cas. Ainsi, l’élément chaotique par excellence est retourné contre les forces du Chaos en un de ces renversements des valeurs si chers à l’auteur.

Mais, je le disais plus haut, la présence des ruines atteste de la fragilité de ces défenses, qu’elles soient symboliques ou monumentales. Si la défaite des troupes de Saruman lors du siège de Helm’s Deep confirme la légende d’imprenabilité de la ville, et si la mort du Nazgûl au cours du siège de Minas Tirith retarde l’échéance inéluctable de la chute de la ville, il ne fait aucun doute que murailles, douves et haies sont, en dernière analyse, des protections

⁹ Mircea Éliade, *Le Sacré et le profane*, op. cit., p. 44.

¹⁰ John R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, op. cit., p. 96.

illusoire : c'est la destruction de l'Anneau qui sauve Middle-earth. Car, si la ville Tolkienienne est constamment en péril, elle est aussi un péril en elle-même.

En effet, le Chaos ne se contente pas de détruire les villes. Les ruines, pour inquiétantes qu'elles soient, sont également vénérables. Bien pire que l'annihilation est la menace de la "sururbanisation" qui résulte de l'occupation de la cité conquise par l'Ennemi. Les villes tombées aux mains de Sauron ou de son émule Saruman deviennent véritablement des espaces infernaux, c'est-à-dire, du point de vue de Tolkien, des villes industrielles modernes, surpeuplées, laides et polluantes. Ainsi, Isengard qui, avant la corruption de Saruman, se présentait de la manière suivante : "... green and filled with avenues and groves of fruitful trees, watered by streams that flowed from the mountains to a lake."¹¹, se trouve transformée en un lieu cauchemardesque quand son occupant s'allie à Sauron :

But no green things grew there in the latter days of Saruman. The roads were paved with stone-flags, dark and hard; and beside their borders instead of trees there marched long lines of pillars, some of marble, some of copper and of iron joined by many chains.

Many houses there were, chambers, halls, and passages, cut and tunnelled back into the walls upon their inner side, so that all the open circle was overlooked by countless windows and dark doors. Thousands could dwell there, workers, servants, slaves, and warriors with great store of arms; wolves were fed and stabled in deep dens beneath. The plain, too, was bored and delved. Shafts were driven deep into the ground; their upper ends were covered by low mounds and domes of stone, so that in the moonlight the Ring of Isengard looked like a graveyard of unquiet dead. For the ground trembled. The shafts ran down by many slopes and spiral stairs to caverns far under; there Saruman had treasuries, store-houses, armouries, smithies, and great furnaces. Iron wheels revolved there endlessly, and hammers

¹¹ *Ibid.* p. 577.

thudded. At night plumes of vapour steamed from the vents, lit from beneath with red light, or blue, or venomous green.¹²

Cette description permet d'ailleurs à Tolkien de décrire l'indescriptible, à savoir la forteresse de Sauron lui-même qu'on ne fait qu'entrevoir au moment où elle s'effondre :

... what [Saruman] had made was naught, only a little copy, a child's model or a slave's flattery, of that vast fortress, armoury, prison, furnace of great power, Barad-dûr, the Dark Tower, which suffered no rival, and laughed at flattery, biding its time, secure in its pride and its immeasurable strength.¹³

Il va sans dire que c'est dans le cas du Comté que ce processus est le plus poignant. L'image la plus emblématique de sa dégradation est, à mon sens, celle de Sandiman, le meunier antipathique du début, un personnage blanc par vocation puisque censément couvert de farine. Ce dernier, ayant choisi de collaborer avec le magicien déchu, apparaît ainsi à la fin du récit : "He was grimy-faced and black-handed"¹⁴, le moulin ayant été "modernisé" ("... they saw the new mill in all its frowning and dirty ugliness: a great brick building straddling the stream, which it fouled with a steaming and stinking overflow."¹⁵). L'Eden semi-rural et auto-géré du début du récit devient, sous la botte de Saruman, un enfer urbain où sévit une police pléthorique et impitoyable, où règnent la délation et la peur ; un lieu dépourvu d'espaces verts, couvert de bâtiments hideux et

¹² *Ibid.* p. 578.

¹³ *Ibid.* p. 579.

¹⁴ *Ibid.* p. 1054.

¹⁵ *Ibid.* p. 1054.

inutilement mécanisé, bref, une ville moderne qui a rompu tous liens avec son environnement naturel.

Car, au-delà des espaces habités, ce que le Chaos menace, et tente d'engloutir c'est l'espace lui-même. Si le *wild* est si menaçant c'est qu'il a été investi par les serviteurs de Sauron (orques, trolls et autres créatures innommables) et corrompu par eux. Mais par ailleurs, il ressort de toutes les descriptions que fait Tolkien des espaces urbains que ces derniers ont, paradoxalement, pour modèle l'environnement naturel.

L'HABITAT CULTUREL

L'opposition tranchée entre les espaces urbains édifiés par les races de Middle-earth et le milieu naturel perçu comme chaotique se présente comme résultant d'une situation post-lapsaire. Mais il subsiste dans cette situation des traces de la période originelle, pré-lapsaire, traces dont la moindre n'est pas une affinité profonde entre une communauté donnée et un milieu naturel particulier. Dès le prologue, l'auteur, sans s'encombrer d'explications historiques ou même mythiques, nous apprend que les Hobbits, à leur échelle microcosmique, se subdivisent en sous-catégories ayant chacune des affinités particulières avec certains espaces naturels et certains éléments.

Before the crossing of the mountains the Hobbits had already become divided into three somewhat different breeds: Harfoots, Stoors, and

Fallohides. The Harfoots were browner of skin, smaller, and shorter, and they were beardless and bootless; their hands and feet were neat and nimble; and they preferred highlands and hillsides. The Stoors were broader, heavier in build; their feet and hands were larger, and they preferred flat lands and riversides. The Fallohides were fairer of skin and also of hair, and they were taller and slimmer than the others; they were lovers of trees and of woodlands.¹⁶

Nous apprenons aussi, ce qui ne nous étonne pas, que les Harfoots s'entendent bien avec les Nains, les Stoors avec les Hommes et les Fallohides avec les Elfes.

Car cette tendance se retrouve de manière beaucoup plus marquée chez les Nains et les Elfes. Elle est si marquée qu'elle en devient, en fait, apparemment oppositionnelle. Il est souvent fait référence aux griefs qu'entretient chacune de ces deux races envers l'autre, et l'amitié qui se développe entre Legolas et Gimli ne manque pas d'étonner tous les personnages qui les rencontrent. La ville naine est toujours souterraine et leur matériau de prédilection est, bien sûr, la pierre. D'ordinaire plutôt bourrus, il ne se montrent expansifs, voire lyriques, que quand ils parlent de leur réalisations architecturales et de la pierre qui leur permet de s'exprimer. "Only in mining and building have we surpassed the old days," dit Gloin à Frodo au banquet d'Elrond. "You should see the stone-paved roads of many colours! And the halls and cavernous streets under the earth with arches like carved trees; and the terraces and towers upon the mountain's sides."¹⁷ De leur côté, les Elfes sont intimement

¹⁶ *Ibid.* p. 15.

¹⁷ *Ibid.* p. 246.

liés à la forêt. Leur amour des arbres trouve notamment son expression dans l'évocation que fait Legolas de Lothlorien :

There lie the woods of Lothlorien. That is the fairest of all the dwellings of my people. There are no trees like the trees of that land. For in the autumn their leaves fall not, but turn to gold. Not till the spring comes and the new green opens do they fall, and then the boughs are laden with yellow flowers, and the floor of the wood is golden, and golden is the roof, and its pillars are of silver, for the bark of the trees is smooth and grey.¹⁸

Mais cette opposition du bois et de la pierre, ainsi que des races qui leur sont respectivement associées, laisse entrevoir une harmonie originelle qui se manifeste aussi bien dans les réalisations des nains que dans le discours de Legolas où la forêt se "minéralise" métaphoriquement dans les références à l'or et à l'argent et dans la désignation des fûts en termes de "piliers". Une image qui réapparaît dans la voix narrative qui mentionne "the living towers" en parlant des arbres de Caras Galadhon dans lesquels sont construites les habitations des elfes. De même, l'arbre et la pierre fusionnent dans la vision de Frodo quand il découvre la ville : "Frodo looked out and saw, at some distance, a hill of many mighty trees, or a city of green towers: which it was he could not tell."¹⁹ Symétriquement, la Moria abrite une forêt minérale dans laquelle semble s'exprimer une attirance des nains envers leur pôle opposé : "[The pillars] were

¹⁸ *Ibid.* p. 353.

¹⁹ *Ibid.* p. 370.

crafted like the boles of mighty trees whose boughs upheld the roof with a branching tracery of stone. Their stems were smooth and black.”²⁰

Cet échange de bons procédés métaphoriques laisse entrevoir une réharmonisation du monde par la réconciliation des éléments antagonistes qui le composent, une réconciliation qui se confirme dans l’initiation réciproque à laquelle consentent Legolas et Gimli après la victoire sur Sauron. Quant aux Hommes, dont la défaite de Sauron annonce le règne, ils associent les deux matériaux dans toutes leurs réalisations architecturales ainsi qu’on peut le constater dans le cas de Minas Tirith, par exemple, une ville monumentale construite en pierre, mais qui abrite en son centre un arbre mythique, objet de respect, voire de vénération. Ici aussi, la victoire sur Sauron met fin à la déchéance progressive de la cité et mène à une régénération du Cosmos dont les éléments se voient réunifiés par les efforts conjoints des trois races humaine, nannique et elfique :

‘There is some good stone-work here’ [Gimli] said as he looked at the walls; ‘but also some that is less good, and the streets could be better contrived. When Aragorn comes into his own, I shall offer him the service of stonewrights of the Mountain, and we will make this a town to be proud of.’

‘They need more gardens,’ said Legolas. ‘The houses are dead, and there is too little here that grows and is glad. If Aragorn comes into his own, the people of the Wood shall bring him birds that sing and trees that do not die.’²¹

²⁰ *Ibid.* p. 346.

²¹ *Ibid.* p. 906.

Cette association des matériaux se double d'une interpénétration entre la ville, quelle qu'elle soit, et son milieu naturel. Dans le cas des Hobbits et des Nains, l'interpénétration est évidente du fait de leur troglodytisme, mais toutes les villes humaines sont construites sur des promontoires ou à flanc de montagne et l'auteur indique systématiquement que ville et montagne sont indissolublement liées. Je me contenterai ici du seul exemple de Minas Tirith, construite sur Mount Mindolluin et dont l'auteur nous dit : "And upon its out-thrust knee was the Guarded City, with its seven walls of stone so strong and old that it seemed to have been not builded but carven by giants out of the bones of the earth."²² Plus loin, il ajoute : "For partly in the primeval shaping of the hill, partly by the mighty craft and labour of old, there stood up [...] a towering bastion of stone, its edge sharp as a ship-keel facing east."²³ Il en va, bien sûr de même pour les Elfes dont les maisons sont construites sur des plateformes dans les mallorns de Lothlorien, et traversées par les troncs de ces derniers.

Cette interpénétration de la ville et du monde atteint presque à la fusion eu égard à l'insistance de Tolkien sur l'aspect "naturel" des constructions. Car le monumentalisme et la perfection de l'ouvrage sont souvent présentés — nous venons de le voir dans l'exemple de Minas Tirith — comme le résultat de formations naturelles et non comme une simple imitation humaine — et donc nécessairement maladroite — de ces dernières. Dans les descriptions de Tolkien, les murailles deviennent des falaises, les tours des crocs et des griffes,

²² *Ibid.* p. 781.

voire des montagnes (c'est d'ailleurs l'étymologie de "Mundburg", le nom de Minas Tirith dans la langue de Rohan) et il en résulte que la ville, que nous avons définie comme "notre monde" devient, en fait, malgré sa dimension close et exclusive, un reflet microcosmique du monde en tant que valeur absolue, une représentation du Cosmos tout entier dans sa dimension non plus sacrée, mais sainte. C'est ainsi que derrière la ville-monde, nous voyons se profiler la ville-temple.

En effet, à l'apparente exception de l'architecture et de l'habitat hobbits, toutes les villes de Middle-earth sont conçues sur le même modèle. Sur le plan horizontal, elles se présentent toutes comme des cercles concentriques abritant un centre, saint des saints et siège du pouvoir. Sur le plan vertical, nous avons affaire à un modèle d'architecture sacrée des plus classiques. Éliade nous dit à ce propos :

Là où, par la voie d'une hiérophanie, s'est effectuée la rupture des niveaux, s'est opérée en même temps une "ouverture" par en haut (le monde divin) ou par en bas (les régions inférieures, le monde des morts). Les trois niveaux cosmiques — Terre, Ciel, régions inférieures — sont rendus communicants.²⁴

Qu'il s'agisse de Minas Tirith (ou de sa soeur ennemie Minas Morgul), de Meduseld, de Caras Galadhon, de la Moria, d'Isengard ou de Barad-dûr, nous retrouvons la même structure conique, représentation totémique gigantesque de

²³ *Ibid.* p. 782.

²⁴ Mircea Éliade, *Le Sacré et le profane*, *op.cit.*, p. 34.

l'axis mundi. Au dessus des espaces médians réservés aux habitations, le centre s'élève en pointe en une ouverture ouranienne et, symétriquement, en dessous des espaces habités, des régions inférieures permettent une ouverture chtonienne vers le bas. Signalons que Caras Galadhon semble dépourvue de cette dernière, ce qui peut s'expliquer par la nature quasi-angélique des Elfes, car Tolkien ne laissait pas grand' chose au hasard. Même la Moria, espace souterrain qu'à l'irritation de Gimli, les membres de la Compagnie s'obstinent à désigner du nom de "mine", présente une ouverture ouranienne grâce à un interminable escalier que Gandalf doit symboliquement gravir pour arriver au sommet de la montagne, y parachever sa victoire sur le Balrog et y mourir avant de pouvoir être ressuscité. L'arbre aussi bien que la pierre, devenus matériaux de construction et lieux culturels d'habitat demeurent expression humaine de la transcendance : montagne et arbre sacrés.

Quant à l'architecture hobbit, bien que décrite ainsi par l'auteur : "They did not go in for towers. Their houses were usually long, low, and comfortable."²⁵, elle n'est, je le disais, qu'une exception apparente à la double articulation que nous venons d'examiner. Les Hobbits, comme les Nains, vivent sous terre s'ils peuvent se le permettre, mais le véritable centre de Hobbiton (elle-même centre du Comté) est, bien sûr la Colline où se trouve la demeure de Bilbo et Frodo. Une fois de plus, nous n'échappons ni au cercles concentriques ni au cône. De plus, ce monticule sacré se double — comme dans le cas de Minas Tirith — d'un

²⁵ John R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *op.cit.*, p. 19.

arbre, celui sous les branches duquel Bilbo célèbre son dernier anniversaire à Hobbiton. À l'opposé, la fin du récit nous révèle l'existence d'oubliettes chtoniennes ("lockholes") où Saruman fait enfermer opposants et contrevenants.

Middle-earth apparaît donc comme un monde sacralisé par les ruptures que sont ces espaces urbains et, paradoxalement, sanctifié par ces mêmes villes-temples qui le contiennent symboliquement dans son entier. Mais, nous l'avons entrevu dans la description de Minas Tirith, ce monde est fortement anthropomorphisé : la ville est construite sur le "genou" de Mount Mindolluin et taillée dans "les os de la terre". Ces métaphores abondent dans *The Lord of the Rings* : Gimli dit de la région de Helm's Deep "this country has tough bones"²⁶ et il est très souvent question des épaules et de la poitrine des montagnes que les personnages escladent, sans parler de la barbe des forêts. Dans un tel contexte, il est difficile de ne pas voir dans les villes de Middle-earth une représentation, macrocosmique cette fois, de la psyché.

LA PSYCHÉ MACROCOSMIQUE

Nous retrouvons cette complexité de la vie psychique, voire une représentation métaphorique du cerveau humain et de ses circonvolutions dans les tendances labyrinthiques de certaines villes comme la Moria ("The Mines of Moria were vast and intricate beyond the imagination of Gimli Gloin's son, Dwarf

²⁶ *Ibid.* p. 555.

of the mountain-race though he was"²⁷) ou comme Minas Tirith dont les avenues sinuent le long des sept niveaux avant d'arriver au sommet. Mais c'est surtout dans l'organisation verticale de la ville tolkienienne que cette dernière se fait métaphore de la psyché. À ce propos, comme je le disais, les Elfes bénéficient d'un traitement particulier dans le monde de Tolkien. Il semble, en effet, que cette nature semi- ou para-angélique qui est la leur les dispense d'avoir un inconscient, mais pour ce qui est de toutes les autres créatures plus ou moins humaines, il est très tentant de voir l'ombre de Freud se profiler derrière la représentation de la cité — expression collective de l'identité.

Au risque de faire bondir Freud et Tolkien dans leurs tombes respectives, j'oserai suggérer que les espaces médians, habités, alternativement éclairés et sombres, apparaissent comme le siège du moi. En revanche, le ça, siège d'un savoir latent mais lourdement déterminant, lieu obscur de refoulement des pulsions fondamentales, se trouve représenté dans ces espaces inférieurs, terrifiants, difficiles d'accès. C'est, par exemple au fond des archives de Minas Tirith que Gandalf va découvrir le secret coupable d'Isildur, dûment noté, non moins dûment oublié, ne laissant que la conscience vague et inquiète d'une terrible culpabilité, d'un trauma qui, pendant des millénaires va empêcher la communauté entière — nous voyons Jung se profiler derrière Freud — de s'épanouir. Si bien que le moi de la ville s'appauvrit et que ses maisons se vident. Le magicien Gandalf se fait donc psychanalyste en permettant à ce

²⁷ *Ibid.* p. 328.

souvenir refoulé de remonter à la surface, et bien sûr, dans un premier temps, le patient résiste : “Less welcome did the Lord Denethor show me than of old, and grudgingly he permitted me to search among his hoarded scrolls and books.”²⁸ Un Denethor qui refuse résolument de regarder en arrière, de remonter le cours du temps jusqu’à l’enfance de la civilisation numenorienne en Middle-earth, jusqu’au moment où Isildur châtre Sauron, le père fouettard et abusif, lui tranchant le doigt d’un coup d’épée pour s’approprier l’Anneau (“If indeed you look only, as you say, for records of ancient days, and the beginning of the City, read on!” he said. ‘For to me what was is less dark than what is to come, and that is my care.’”²⁹ Dit Denethor à Gandalf). Ce refus de Denethor et de ses prédécesseurs d’affronter le refoulé mène Minas Tirith et Gondor tout entier à l’impuissance, une impuissance perceptible dans l’extinction de la lignée, l’accroissement du pouvoir de Sauron et, symboliquement, le dessèchement de l’Arbre de Minas Tirith. Denethor ne survit d’ailleurs pas à cette confrontation et s’immole par le feu, laissant la voie libre au retour du roi Aragorn qui restaure la lignée et replante une bouture de l’Arbre.

De même, avec l’aide des Ents, Gandalf permet aux secrets enfouis par Saruman sous Orthanc de remonter, littéralement, à la surface : “Water may come through — and it will be foul water for a while, until all the filth of Saruman is washed away. Then Isen can run clean again.”³⁰ dit Treebeard à Merry et

²⁸ *Ibid.* p. 269.

²⁹ *Ibid.* p. 269.

³⁰ *Ibid.* p. 593.

Pippin. Cet acte de thérapie cathartique restaure la santé d'Isengard et manque de peu de guérir Saruman lui-même :

A shadow passed over Saruman's face; then it went deathly white. Before he could conceal it, they saw through the mask the anguish of a mind in doubt, loathing to stay and dreading to leave its refuge. For a second he hesitated, and no one breathed. Then he spoke, and his voice was shrill and cold. Pride and hate were conquering him.³¹

C'est également à Gandalf que l'on doit la "guérison" de la Moria. Une guérison qui s'accomplit une fois que le magicien a pénétré dans les tréfonds de la cité, dans des tunnels dont il dit : "They were not made by Durin's folk, Gimli son of Gloin. Far, far below the deepest delvings of the Dwarves, the world is gnawed by nameless things."³² Ce n'est qu'une fois qu'il y a débusqué le Balrog, "Durin's Bane" — comme l'Anneau était "Isildur's Bane" — qu'il peut retrouver "l'Escalier Interminable" ("the Endless Stair"), perdu depuis des temps immémoriaux et remonter jusqu'au sommet de la Montagne. Même Hobbiton n'échappe pas à sa cure psychanalytique, et le Comté ne se libère de sa paranoïa que quand les prisonniers sont libérés des oubliettes où ils ont été enfermés et remontent à la surface, tout éblouis par la lumière du jour.

Cette représentation du mal comme maladie de l'âme — ou de la psyché — apparaît clairement dans la description de Minas Morgul, ville autiste au-delà de toute guérison :

³¹ *Ibid.* p. 605.

³² *Ibid.* p. 523.

All was dark about it, earth and sky, but it was lit with light. Not the imprisoned light welling through the marble walls of Minas Ithil long ago, Tower of the Moon, fair and radiant in the hollow of the hills. Paler indeed than the moon ailing in some slow eclipse was the light of it now, wavering and blowing like a noisome exhalation of decay, a corpse-light, a light that illuminated nothing. In the walls and tower windows showed, like countless black holes looking inward into emptiness; but the topmost course of the tower revolved slowly, first one way and then another, a huge ghostly head leering into the night.³³

Une lumière qui n'éclaire pas, une lune souffrante, des yeux qui ne voient pas, et un balancement rythmique qui tente vainement de calmer une indicible angoisse. Il est intéressant de noter à ce propos le parallèle que Tolkien établit entre la tour et son occupant. Ce dernier, le chef des Nazgûls, troublé par la proximité de l'Anneau est décrit ainsi : "... for a moment he was troubled, sensing some other power within his valley. This way and that turned the dark head helmed and crowned with fear, sweeping the shadows with its unseen eyes."³⁴

À l'inverse, bien sûr, les espaces supérieurs apparaissent comme une représentation du surmoi, comme le siège de l'illumination, de la valeur absolue dont la fonction est le rappel à l'ordre. C'est ainsi que Pippin voit le sommet de Minas Tirith éclairé des rayons du soleil levant :

Then Pippin cried aloud, for the tower of Ecthelion, standing high within the topmost wall, shone out against the sky, glimmering like a spike of pearl and silver tall and fair and shapely, and its pinnacle

³³ *Ibid.* p. 730.

³⁴ *Ibid.* p. 735.

glittered as if it were wrought of crystals; and its white banners broke and fluttered from the battlements in the morning breeze, and high and far he heard a clear ringing of silver trumpets.³⁵

Dans le cas d'Orthanc, le rappel à l'ordre se fait rappel à l'ordre cosmique puisqu'avant la déchéance de Saruman, le sommet de la tour servait d'observatoire astrologique. Enfin, lors de sa corruption du Comté, Saruman prend bien soin de déraciner "l'Arbre de la Fête" ("the Party Tree"), privant Hobbiton et le Comté de son surmoi et y répandant une paranoïa que Frodo désigne du nom de "spirit of Mordor". Un esprit qui pousse les Hobbits à l'oppression réciproque, à la mégalomanie ("Even in the Shire there are some as like minding other folk's business and talking big."³⁶), et à la haine d'eux-mêmes. Au terme du "nettoyage" du Comté, Sam remplace l'arbre arraché par un Mallorn, don de Galadriel, parachevant la guérison de la communauté hobbite.

CONCLUSION

Les ruines de Middle-earth en attestent : pour Tolkien, la ville est mortelle. Le renouveau de Minas Tirith et de Hobbiton le prouve : la ville est éternelle. Elle contient en elle toutes les oppositions et toutes les contradictions, mais elle contient aussi en germe l'espoir de l'harmonisation de toutes ces oppositions et de la résolution des contradictions ; en un mot, l'espoir du retour (mais peut-être pas pour l'année prochaine) à la Jérusalem céleste, libérée de sa haie et de sa

³⁵ *Ibid.* p. 781.

³⁶ *Ibid.* p. 1039.

douve ; l'espoir de la réalisation du rêve du poète de voir l'avènement de la ville à la campagne et de la campagne à la ville (sans parler de la montagne — sacrée ou non — à la mer et réciproquement). Un rêve, osons le dire, un peu tarte, un peu nunuche ; mais un rêve dans lequel on a du mal à ne pas se réfugier en ces temps où la seule Jérusalem dont il est question n'est ni terrestre, ni céleste, mais infernale, et où les deux tours qui s'effondrent ne marquent pas dans leur destruction la fin du règne de Sauron et de la folie des hommes, mais le durcissement terrifiant de ce règne.